

Souvenirs politiques de l'ancien Casino : événements de 1845. - e Casino sous M. Widmer

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 13

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192862>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Souvenirs politiques de l'ancien Casino.

Événements de 1845. — Le Casino sous M. Widmer.

Dans un précédent article, nous avons parlé du rôle que joua l'ancien Casino lors des événements de 1830. Voici maintenant les quelques épisodes dont il fut le théâtre pendant la période révolutionnaire de 1844 et 1845.

Diverses questions religieuses et sociales s'agitaient depuis longtemps parmi le peuple et causaient un mécontentement général, lorsque, vers la fin de 1844, tous les griefs individuels et locaux vinrent se confondre et se raviver dans la *question des Jésuites*, récemment soulevée. Des assemblées populaires eurent lieu dans les diverses localités du canton, et des pétitions couvertes de 32,000 signatures demandaient que nos députés à la Diète reçussent pour instructions de proposer le renvoi des Jésuites auxquels le gouvernement de Lucerne venait de confier l'enseignement scolaire et religieux.

Le 13 février, et après deux jours de débats, le Grand Conseil, réuni en session extraordinaire, ne donna à sa députation que des instructions dilatoires, ce qui mécontenta grandement les nombreux citoyens venus de tous côtés pour s'enquérir du sort de leurs pétitions.

Immédiatement, le Conseil d'Etat fit appeler à Lausanne des troupes en suffisance. Vers six heures du soir, MM. Druey et Blanchenay quittèrent la salle du Conseil d'Etat pour se rendre au Casino, cherchant à calmer l'agitation d'une foule de citoyens qui s'y étaient réunis, et parmi lesquels on comptait de nombreux membres du Grand Conseil.

Rien ne put calmer l'exhaltation qui échauffait toutes les têtes. Le peuple s'agitait dans les rues, et vers huit heures du soir une centaine d'hommes parurent au Casino pour le Signal munis d'une dame-jeanne d'essence de thérébentine. Peu de temps après, un feu immense, alimenté par les bancs de la promenade et de nombreux arbres tombés sous la hache, éclairait la contrée.

Dans la nuit, et à l'heure du premier sommeil, la Municipalité de Lausanne

fit battre la générale et publia une proclamation faisant appel aux militaires de la ville et de la banlieue pour soutenir le gouvernement.

Le cortège municipal circulant dans les rues désertes était vraiment grotesque : En tête, un garde de nuit portant sur l'épaule un manche à balai au bout duquel pendait une énorme lanterne communale ; au centre, deux tambours ; en queue, un commissaire de police flanqué de deux gendarmes et qui, après le roulement de rigueur, s'écriait : *Les citoyens de l'élite et de la réserve sont priés de se rendre en armes sur la place de la Riponne.*

Mais comme une prière n'est pas un ordre, les citoyens de l'élite et de la réserve, interrompus désagréablement dans leurs rêves dorés et surpris par le froid piquant de la nuit, refermaient leurs fenêtres à la hâte et rentraient sous le duvet.

Au lever du jour, les hommes du Signal, qui avaient entretenu leur feu toute la nuit, arrivèrent cependant tout transis au Casino, où ils se réchauffèrent avec de nombreux verres de kirsch. Ce local, où arrivaient à chaque heure de nouvelles bandes, était bourré de monde ; on s'entassait dans la salle du billard, et toutes les autres pièces, ainsi que le temple de St-François, avaient été transformés en dortoirs au moyen d'une épaisse couche de paille.

Bientôt une énorme colonne de citoyens, commandés par M. Eytel, armés de fusils, de sabres et de gourdins, s'ébranla sur la place du Casino, et, grossissant dans sa route, venait, par la rue Madelaine, déboucher sur la Riponne, où stationnait le bataillon Chappuis.

La colonne du Casino ne se laissa point intimider. Bientôt de nombreux cris sortent de son sein : *A nous, à nous, venez à nous, ne sommes-nous pas tous frères !*

— *Oui, nous venons à vous !* répond le bataillon, et aussitôt une défection générale parcourt les rangs et va grossir la colonne, qui continue sa marche vers le Château, où quelques troupes étaient encore échelonnées sous les ordres du colonel Bontemps. Une rencontre sanglante était à redouter. Déjà M. Eytel

allait entraîner sa colonne sous la porte St-Maire, lorsque M. Druey se présenta tout à coup pour lui annoncer la démission du Conseil d'Etat. Et aux sollicitations de MM. Druey et Blanchenay, la colonne fut dirigée sur la place de Montbenon.

En passant devant l'hôpital, où J.-P. Luquiens, rédacteur du *Grelot*, était enfermé pour délit de presse, plusieurs demandèrent sa délivrance. Sa mise en liberté fut immédiatement obtenue. Luquiens fut assis sur une échelle et porté triomphalement sur Montbenon par de robustes épaules.

Arrivée sur cette promenade, la foule immense se groupa autour d'un tilleul séculaire contre lequel se dressa bientôt l'échelle qui servit de tribune à Druey et autres orateurs. Un gouvernement provisoire fut nommé, qui se rendit au Casino, dans une petite pièce dite le *Salon rouge*, et entra immédiatement en fonctions.

Dans la soirée, arriva la colonne d'Aigle, composée de 2000 citoyens exténués de fatigue et ayant en tête les frères Ch. et F. Veillon. Son entrée en ville fut d'un effet saisissant.

Une seconde assemblée eut lieu le 15, sous la Grenette. Elle confirma les résolutions prises la veille sur Montbenon ainsi que la nomination du gouvernement provisoire. Puis les citoyens se formèrent en colonne et accompagnèrent au Château les hommes auxquels ils venaient de confier le pouvoir. L'air grave et recueilli des assistants, la marche solennelle de cet immense cortège, annonçaient qu'un grand acte s'était accompli.

LE CASINO SOUS M. WIDMER.

Après les événements dont nous venons de parler, nous voyons le Casino se prêter à des scènes beaucoup plus paisibles, notamment dans la période de 1848 à 1868, où sa grande salle n'ouvrit ses portes qu'aux artistes, aux cours publics, aux sociétés d'amateurs et aux bals.

Pour terminer, disons un mot de l'époque où cet établissement fut dirigé par M. Ch. Widmer.

M. Widmer entra au Casino vers

1856. En 1860, il alla faire une visite à M. Kamm, qui venait d'ouvrir son café, fraîchement réparé et garni de glaces séparées par d'élégants panneaux. Incontestablement, le café du Grand-Pont était alors le premier et le plus grand des cafés de la ville. M. Widmer en examina les détails, félicita son collègue et se dit à part lui : « C'est bien, mais j'espère faire mieux encore. »

En effet, en 1862, le Casino, fermé depuis assez longtemps pour laisser le champ libre aux nombreux ouvriers qui travaillaient à sa restauration, s'ouvrit tout à coup et se présenta au public lausannois dans une toilette splendide.

C'était le jour de la Ste-Barbe; les artilleurs fêtaient leur patron avec grand appareil, et, après une promenade en ville et un exercice de tir à Ouchy, le cortège se rendit au Casino. En entrant au café, un artilleur sort une étoupille de sa poche, la place sur le bord du billard, allume la mèche, et pouf! vers le plafond, qui était alors frais et moulé comme une tourte sortant de chez le pâtissier.

Décrire la royale colère du chef de l'établissement à la vue d'un pareil attentat est impossible; toute l'artillerie allait être congédiée, lorsque les plus grosses épauettes intervinrent. L'orage se calma, et quelques jours après le plafond avait repris toute sa blancheur.

Le local du Casino n'avait pas son pareil à Lausanne; tout y avait été fait largement, richement et avec goût. Dans les deux salles du café se succédaient sans intervalles de superbes glaces dans lesquelles se reflétaient les lustres dorés et éblouissants de lumière. Des banquettes mollement rembourrées occupaient les angles, des tables de marbre y étaient symétriquement disposées et une magnifique cheminée y distribuait une douce chaleur. Pour les joueurs, un billard excellent; pour les lecteurs, une collection des meilleurs journaux suisses et étrangers.

Chacun voulait voir le Casino, même les dames qui y accompagnaient leurs maris, tout en jetant de temps en temps, dans les grandes glaces, un regard furtif pour juger de l'effet de leur toilette.

En été, ce local offrait un attrait de plus, en ouvrant ses trois portes sur le jardin ombragé d'accacias, de charmilles et de tulipiers. Le soir, concert donné par la Chapelle de St-Gall ou d'autres artistes.

M. Widmer prit même à sa charge la restauration de la grande salle, utilisée pour les conférences, les expositions horticoles, artistiques et industrielles; et sa petite scène suppléa pendant longtemps à l'ancien théâtre.

C'est sur cette pauvre petite scène du Casino, qu'outre nos sociétés lausannoises, se produisirent une foule d'ar-

tistes d'origine, de célébrité et de mérites divers. On y vit successivement paraître *Levassor*, comique français, *Becker*, célèbre violoniste; *Sivori*; les danseurs espagnols; la fameuse danseuse *Petraca*; les *Spectres* d'un physicien ambulancier; *Myr*, l'homme à la poupée; *Achille* et sa troupe; l'exposition de *Gorilles*; la *femme de sept pieds*; les frères *Dawenport*; le traîneau avec lequel Napoléon passa la Bérésina; la *Patti*; *Vieutemps*; les sœurs *Milano*; *Ravel*, *Brasseur*, etc., etc.

Tel fut ce Casino où s'installa provisoirement, en 1874, le Tribunal fédéral.

Voulez ou voulussiez ?

L'est on bi l'osé què l'agace, dit un proverbe vaudois, mâ quand on lo vâ ti lè dzo, l'ennouyé. (C'est un bel oiseau que la pie; mais quand on le voit tous les jours, il ennuie).

Il en est de même de l'imparfait du subjonctif, dont l'application rigoureuse est désagréable à l'oreille, témoin l'épître ci-dessous, publiée déjà dans le *Conteur* il y a plus de douze ans et qui amusera encore un grand nombre de vos lecteurs. Cette épître m'est remise en mémoire par les faits qui se sont passés au Gymnase, et au sujet desquels on a incriminé l'emploi du *présent* au lieu de l'*imparfait* du subjonctif, dans une phrase du directeur de cet établissement, citée par les journaux.

Lisez, du reste, au sujet de ces temps du verbe, ce que dit Littré au mot *que*, 2^e remarque :

« *Je voudrais qu'il vienne ou qu'il vint* : L'imparfait exprime une contemporanéité : *quand j'avais de l'argent, je le dépensais*. Semblablement, le conditionnel exprimant une contemporanéité avec la condition, on met à l'imparfait le verbe du membre où la condition est exprimée : *Si j'avais de l'argent, je le dépenserais*. Semblablement enfin, on met l'imparfait du subjonctif dans le membre subordonné : *Si j'avais de l'argent, je le dépenserais de manière qu'il profitât*. Mais cela est une pure affaire d'oreille; la syntaxe n'y est pour rien; bien plus l'idée est non d'un passé, mais d'un futur; et il serait peu usité, mais non fautif, de dire : *de manière qu'il profite*. Cette liberté devient encore plus effective quand le conditionnel est pris absolument et sans condition exprimée; alors il est non seulement permis de mettre le présent du subjonctif, mais, la plupart du temps, cela vaut mieux que l'imparfait et est moins apprêté et moins puriste : *Je voudrais qu'il vienne ou qu'il vint; il me serait agréable que cela se fasse ou se fit; je désirerais que vous passiez chez moi, et non que vous passassiez, etc.* »

Rien de plus correct, par conséquent, que de dire, comme l'a fait le directeur du Gymnase : « Nous serions heureux que vous *voulez* bien oublier, etc. »

Voici maintenant l'épître d'un puriste amoureux dont nous venons de parler et les réflexions qu'elle suggéra.

Oui, dès l'instant où je vous vis,
 Beauté féroce, vous me plûtes;
 De l'amour qu'en vos yeux je pris,
 Sur-le-champ vous vous aperçûtes.
 Mais de quel air froid vous reçûtes
 Tous les soins que je vous rendis;
 Combien de soupirs je perdis;
 De quelle cruauté vous fûtes!
 Pour les vœux que je vous offris,
 En vain, je priaï, je gémissis;
 Dans votre dureté vous sûtes
 Mépriser tout ce que je fis.
 Même un jour je vous écrivis
 Un billet tendre que vous lûtes,
 Et je ne sais comment vous pûtes
 Voir de sang-froid ce que j'y mis.
 Ah! fallait-il que je vous visse,
 Fallait-il que vous me plussiez,
 Qu'ingénument je vous le disse,
 Qu'avec orgueil vous vous tussiez?
 Fallait-il que je vous aimasse,
 Que vous me désespérassiez,
 Et qu'en vain je m'opiniâtresse,
 Et que je vous idolâtrasse
 Pour que vous m'assassinassiez ?

« O cher confrère, ajoute un ami de l'auteur de cette épître, il faudrait que vous vous cuirassassiez d'une triple armure, que vous vous entêtassiez et que vous chassassiez de votre cœur tout sentiment de pitié; il faudrait que vous ne vous humanissassiez point et que vous voulussiez nous exaspérer pour nous condamner à l'imparfait du subjonctif à perpétuité. » D.

L'exemple. — Nous avons vu avec plaisir plusieurs de nos journaux exprimer leur répugnance au récit de l'exécution capitale qui a eu lieu l'autre jour à Lucerne, l'horreur de cette peine ne correspondant plus avec les mœurs de notre époque.

Et qu'on ne vienne plus nous dire que la peine de mort est un exemple qu'il est nécessaire de donner au peuple dans le but de diminuer le nombre des crimes. On en a reconnu depuis longtemps l'inefficacité. En voici une nouvelle preuve :

Sous le titre : *Le crime de la rue de Charenton*, chacun a lu, à la troisième page des petits journaux français, qu'on s'arrache au guichet de nos kiosques, l'histoire d'un jeune homme de 16 ans nommé Drevelle, qui vient d'assassiner son patron. Eh bien, nous lisons à ce sujet, dans un journal de Paris, les réflexions suivantes :

« Le sang-froid avec lequel Anastay a perpétré un assassinat soigneusement prémédité, le calme qu'il a montré pendant les débats, le débordement de publicité qui s'est fait autour de son nom, et cette auréole à la Bruant que mettent les causes célèbres au front des meurtriers de marque, ont monté la tête au jeune Dre-